

Revue de presse

DES DENTELLES À L'ÉCHAFAUD

Marie Bigot - Hélène de Montgeroult

Lucie de Saint Vincent, pianoforte

SORTIE

le 29 novembre 2024

label : Presence Compositrices

www.presencecompositrices.com



VieilleCarne



8 novembre 2024

« QUELQUES ALBUMS ÉTONNANTS » : MINIMALIST – DES DENTELLES À L'ÉCHAFAUD – BRIDGES TO INFINITY

Stéphane Loison

Voilà un enregistrement en première mondiale de compositrices pratiquement inconnues : Hélène de Montgeroult (1764-1836) et Marie Bigot de Morogues (1786-1820). Hélène de Montgeroult est considérée par son biographe comme un pont entre classicisme et romantisme. Elle était une grande interprète de pianoforte et une admirable improvisatrice. Marquise, pendant la révolution elle aura des aventures mouvementées, perdra son mari et réussira à sauver sa tête. Elle perd tous ses biens et se referra une santé grâce à une série de concerts en Angleterre. C'est dans les années 1795 qu'elle écrira ses sonates dont celle qu'interprète Lucie de Saint Vincent. C'est en cherchant à s'immerger au plus près de la réalité sonore des compositrices et compositeurs à la charnière du 18ème et du 19ème siècle que Lucie de Saint Vincent découvre le pianoforte. Sa formation pianistique s'effectue dans un premier temps au CRR de Perpignan avec François-Michel Rignol et de Rueil-Malmaison avec Denis Pascal, à École Normale de Paris avec Françoise Thinat puis à l'Académie Liszt de Budapest avec Pr. Lantos. C'est au cours de son second Master en pianoforte qu'elle commencera à explorer le répertoire français oublié de

la période classique ainsi que la facture française de pianoforte. Depuis 2016, Lucie s'investit à faire découvrir les compositrices oubliées et méconnues. Elle enregistre en 2023 à la Philharmonie de Paris et au Geelvinck Museum au Pays-Bas ce CD Des dentelles à l'échafaud avec l'intégrale de la musique de Marie Bigot de Morogues.

Elle est née à Colmar en 1786, épouse Paul Bigot de Morogues en 1804 et réside à Vienne où elle rencontre Joseph Haydn. Amie d'Antonio Salieri et de Ludwig van Beethoven, son mari est secrétaire-bibliothécaire du comte Andrei Razoumovski pour qui elle joue et que Beethoven compose ses quatuors. Elle interprète la Sonate Appassionata de Beethoven lorsque celui-ci lui fait connaître son manuscrit. Elle contribue à faire connaître la musique de Beethoven au public parisien. En 1816, elle donne des leçons de piano à Felix et Fanny Mendelssohn dont elle est très proche. Elle meurt âgée seulement de 34 ans, en 1820. Cet album est doublement passionnant de par la redécouverte de ces artistes et de la manière qu'interprète cette spécialiste du pianoforte. Voilà une belle musique à découvrir sans détour !



novembre 2024

Lucie de Saint Vincent vit dans notre pays depuis 20 ans et s'est fait un nom en tant que pianiste forte. C'est en se plongeant dans la musique des compositeurs des environs de 1800 qu'elle a été impressionnée par la sonorité particulière et les possibilités de jeu de l'instrument.

Elle s'est formée au Conservatoire à rayonnement régional de Perpignan avec François-Michel Rignol, au Conservatoire à rayonnement régional de Rueil-Malmaison avec Denis Pascal, à l'École normale de Paris avec Françoise Thinat et à l'Académie Liszt de Budapest avec István Lantos. Elle a obtenu sa maîtrise au Conservatoire d'Utrecht avec Paolo Giacometti. Attirée par le pianoforte, elle a fait son deuxième master au Conservatoire royal de La Haye avec Bart van Oort, où elle s'est principalement plongée dans le répertoire classique français et le pianoforte qui s'y rattache. En 2012, sous la direction du musicologue Hervé Audéon, elle a rédigé un mémoire intitulé Les sonates avec accompagnement en trio en France entre la Révolution et la fin du premier Empire.

Auparavant, en 2009, elle avait participé à plusieurs stages professionnels sur le pianoforte avec Pierre Goy, Aline Zylberajch, Jérôme Hantaï, Malcolm Bilson, Sally Sargent et Menno van Delft, entre autres. Sargent, en particulier, a beaucoup compté pour elle, la guidant intensivement sur la voie artistique et pianistique au cours des dernières années. Le fait que l'engagement de Lucie pour la musique française de l'époque soit devenu une référence dans le monde de la musique est un signe de reconnaissance de la part de l'Union européenne.

A cette occasion, elle enregistre un concert de sonates en trio à l'Hôtel national des Invalides à Paris, avec des œuvres d'Onslow, Verbes, Steibelt et Ladurner, entre autres.

En 2016, Claire Bodin, directrice artistique du festival Présences Féminines à Toulon, invite Lucie à participer au projet Des dentelles à l'échafaud, consacré aux compositrices françaises du 17^e au début du 20^e siècle.

Fascinée par ses découvertes musicales, elle cherche à mettre en lumière des compositrices méconnues, notamment à travers ses différents projets.

L'intérêt et l'affinité de Lucie pour l'œuvre des compositrices sont également liés au fait que, dans le cadre de ses projets, elle compose et arrange elle-même, croisant ainsi différents genres et influences. Son premier album, Back to Bach, sorti en 2021 sur le label français Paraty, qui mêle jazz et baroque, en est un exemple. Dans son deuxième projet, Ascensions, la fortepianiste évolue entre l'Occident et l'Orient. La sortie de Passio, un oratorio contemporain basé sur des histoires de passions féminines, est prévue pour 2025.

Lucie de Saint Vincent est fréquemment invitée sur diverses scènes internationales pour partager avec le public ses projets originaux, audacieux et engagés, y compris dans notre pays (Festival Oude Muziek, Bach Festival, TivoliVredenburg, National Theatre, Bethanienklooster).

Sur cet album, Lucie de Saint Vincent joue sur deux fortepianos différents. Les pistes 1 à 9 sont occupées par une réplique d'un Érard de 1802, qui se trouve au Musée de la musique de Paris ;

les pistes 10 à 14 par un instrument de Matthäus Andreas Stein de 1804, qui fait partie de la collection d'instruments du Musée Geelvinck à Heerde.

L'Érard est unique en ce sens qu'aucun piano-forte de ce type n'est disponible dans son état d'origine et jouable. Ce modèle de piano à queue en forme de clavecin a dû connaître un grand succès au XIX^e siècle, comme en témoignent les récits enthousiastes à son sujet et le fait que Haydn, Beethoven, Dussek, Jadin, Ladurner, Méhul et Pleyel, entre autres, l'utilisaient volontiers. Hélène de Montgeroult (représentée sur cet album par la Sonate pour piano en fa, op. 1 n° 3) en acheta un exemplaire en 1802. Mais l'autre compositrice qui figure sur cet important disque, Marie Bigot de Morogues (dont nous entendons la Suite d'Études, l'Andante varié et la Sonate pour piano en si bémol, op. 1), devait bien connaître cet Érard, puisqu'elle travaillait pour lui à Paris et conseillait ses clients aisés (eux seuls pouvaient s'offrir un tel instrument) dans leur choix.

Selon Christopher Clarke, connaisseur de l'Érard et l'un des trois constructeurs de la copie, l'architecture sonore rappelle fortement celle d'un clavecin français tardif, avec des basses profondes, un registre médian quelque peu nasal et un discant puissant et brillant. Mais c'est aussi grâce aux différents registres (una corda, due corde, luth, forte, céleste et basson activés par quatre pédales et une genouillère) que cet Érard permet de créer un panorama sonore véritablement pictural, typique du goût français de l'époque, mais qui s'est perdu au fil du temps.

Le pianoforte Stein est équipé du mécanisme viennois alors en vogue. L'instrument date de 1804 et a été restauré par Edwin Beunk en 2022. Ce pianoforte a dû bien connaître Marie Bigot, qui a vécu à Vienne de 1804 à 1809, tout comme son grand contemporain Beethoven. Contrairement au mécanisme dit « stoss » (le mécanisme anglais ultérieur), le mécanisme viennois (également allemand) jouait beaucoup plus légèrement, car le marteau était fixé directement au dos de la touche. Celui qui jouait d'un tel pianoforte ne devait en fait utiliser que le bout des doigts et non, comme pour notre piano de concert, toute la partie supérieure du corps. C'est également à Vienne qu'ont été créés les deux premiers numéros d'opus de Bigot, et il était donc naturel de les enregistrer sur le pianoforte Stein de cet album.

L'édition de ce CD a été réalisée sous l'égide de Présence Compositrices, le promoteur des compositrices de toutes époques et de toutes nationalités. L'institut sert également de centre auxiliaire pour le réseau de la musique classique et contemporaine, offrant une aide aux professionnels et aux amateurs grâce, entre autres, à une base de données (« demande à Clara ») organisée de manière à permettre la découverte de compositions inconnues, mais aussi à faciliter leur accès et à stimuler leur programmation (de concert). À ce jour, il existe peu d'enregistrements, mais l'institut et son label musical associé y pourvoiront de plus en plus. Cela inclut des premières (mondiales) et la publication de compositions du passé et du présent dans de nouvelles interprétations.

Le titre de ce nouvel album, Des dentelles à l'échafaud, s'inspire du projet du même nom dans le cadre du festival de musique Présences féminines, auquel Lucie de Saint Vincent a également participé et qui a mis en lumière un certain nom-

bre de compositrices françaises du dix-septième au début du XX^e siècle. Lucie a exprimé sa fascination pour cette musique exceptionnelle, mais aussi sa perplexité quant à sa méconnaissance.

Il en va de même pour les compositions d'Hélène de Montgeroult (1764-1836) et de Marie Bigot de Morogues (1786-1820), qui m'étaient totalement inconnues. Heureusement, le livret du CD, très bien documenté, offre une solution.

Montgeroult a depuis retrouvé un peu de son lustre créatif, grâce notamment aux efforts de Jérôme Dorival (il a en partie écrit le commentaire) et aux enregistrements déjà parus. La musique de Bigot, en revanche, semble avoir été complètement oubliée. Son amitié avec Beethoven et l'admiration qu'il lui portait (ce qui en dit long aussi sur l'orientation expressive de sa musique, d'ailleurs - on y reviendra - confirmée par Haydn !) semblent être aujourd'hui les seuls témoins de sa vie créatrice, à part quelques lettres et anecdotes.

Jouer d'un pianoforte peut s'avérer assez difficile, et ce pour plusieurs raisons, à commencer par l'action (principalement viennoise) de la mécanique, qui est à la fois légère et directe, et qui nécessite donc une technique de toucher différente. Il y a ensuite la nuance dynamique qui est très exigeante, tandis que les pédales (avec les genoux) fonctionnent différemment de celles d'un piano ou d'un piano à queue. Le son ne porte pas aussi loin, ce qui a des répercussions sur le phrasé et l'articulation, compte tenu de l'expression souhaitée. L'accord est également différent, allant de 415 à 430 Hz. Enfin, le technicien du piano devrait être présent lors des enregistrements pour veiller à ce que l'accord et la mécanique soient à la hauteur. En ce qui concerne cet album, il s'agit de Maurice Rousteau (Érard) et de Hans Kramer (Stein).

Il n'y a pratiquement pas d'instrument historique qui ne fasse l'objet d'une restauration importante si l'on veut qu'il soit joué dans de bonnes conditions techniques. C'est pourquoi la réplique est basée sur les dessins de construction qui ont été conservés et sur les matériaux historiques (encore) disponibles. L'Érard daté de 1802 qui se trouve au Musée des instruments de musique de Paris - je l'ai signalé au début de cet article - a été livré en 2011 après pas moins de 3 400 heures de travail de construction.

Une question importante se pose toujours : cette musique vaut-elle la peine d'être écoutée et, par conséquent, résiste-t-elle à la répétition ? En ce qui me concerne, un oui retentissant convient ici, même s'il se déroule en périphérie autour des grands noms. Parmi ces grands noms, Joseph Haydn qui, selon le compositeur, professeur de musique et érudit François-Joseph Fétis, a été témoin du jeu de Marie Bigot et a consigné son admiration dans *Le Ménestrel* du 13 avril 1879 comme suit : « La première fois qu'elle [Bigot] a joué, c'était pour la première fois :

La première fois qu'elle [Bigot] joua pour Haydn, l'émotion du vénérable vieillard fut si grande qu'il se jeta dans les bras de celle qui venait de l'émouvoir et s'exclama : « Oh ! ma chère, ce n'est pas moi qui ai écrit cette musique, c'est vous qui l'avez composée ». Pour ensuite noter sur le manuscrit de l'œuvre qu'elle venait d'exécuter : 20 février 1805 : « L'heureux Joseph Haydn ».

Marie Bigot de Morogues, comme nous l'avons vu plus haut, était une contemporaine d'Hélène de Montgeroult et connaissait bien le Cours complet publié par Montgeroult, le cours de piano que Bigot utilisait souvent dans ses leçons en tant que

professeur. Le critique musical François-Antoine-Marie Miel notait en 1822 :

Une femme [Bigot] aussi distinguée comme professeur que comme virtuose, une artiste qui fut la noble élève de Madame de Montgeroult et sa plus sincère admiratrice. Madame Bigot considérait ce traité comme un chef-d'œuvre sous tous les rapports [...] ».

Les soirées musicales que Bigot organisait dans son salon les mardis et jeudis avec le violoniste Pierre Baillot et les dimanches soir avec le violoncelliste Hurel de Lamare devaient jouir d'une certaine notoriété dans le Paris de l'époque. C'est également elle qui fut la première en France à interpréter les concertos pour piano de Mozart avec un petit ensemble et un second piano pour remplacer les parties de bois. Elle compte parmi ses amis Luigi Cherubini et Jan Ladislav Dussek. Comme Montgeroult, Bigot évolue également dans les cercles plus intimes de Baillot.

Bien qu'elle ait étudié la composition avec Cherubini et Daniel Auber, elle ne s'y est pas impliquée autant que Montgeroult, bien qu'une certaine prudence soit de mise ici, car un catalogue critique de l'œuvre de Bigot n'a pas encore été publié et, de plus, elle était réticente à publier ses œuvres ; ce qui alimente également l'hypothèse qu'une partie de sa musique n'est jamais parvenue à l'imprimerie, a fini dans des mains inconnues ou a tout simplement été perdue. Ce que nous savons de son œuvre à ce jour, c'est la Sonate pour piano en si bémol en quatre mouvements, op. 1 n° 3, l'Andante varié et la Suite d'Études (trois sur cet album), la Sonate pour piano en fa, op. 4 et la Sonate pour piano en ut.

Le compositeur, pédagogue musical et organiste français Étienne Nicolas Méhul a décrit le style de composition de Bigot comme suit :

Aux couleurs mélancoliques et mystérieuses de l'école allemande, elle associe une sorte d'élégance immatérielle, le raffinement des nuances et l'efficacité de l'ornementation qui distinguent les virtuoses français.

Le compositeur Johann Friedrich Reichardt ne tarit pas d'éloges sur son jeu pianistique :

Une soirée entière à écouter l'excellent jeu de la virtuose Bigot ... elle a joué avec brio cinq grandes sonates de Beethoven ». Quelques privilégiés se sont assis autour de la table à thé et en ont apprécié chaque note ».

Une plaque apposée dans la maison natale témoigne de l'admiration de Haydn et de Beethoven pour Bigot, qui, selon la tradition, a également enseigné aux (jeunes) Franz Schubert et Felix Mendelssohn des connaissances musicales.

Hélène de Montgeroult (née Hélène de Nervo) a quitté sa ville natale de Lyon à l'âge d'un an pour s'installer à Paris, où elle passera presque toute sa vie. Elle était connue comme une « enfant prodige » dont son professeur, Nicolas Hüllmandel (qui avait reçu l'enseignement de Carl Philipp Emanuel Bach à Hambourg), disait qu'à l'âge de 13 ans, elle n'avait plus rien à apprendre musicalement.

En tant que marquise (en raison de son mariage en 1784), il n'était pas approprié à l'époque de se produire en public et elle s'est donc limitée à jouer dans des cercles privés (salons) et n'a pas publié ses propres compositions. La situation a toutefois changé pendant la Révolution française (1789-1799), qui a permis à certaines femmes issues des milieux nobles de publier leurs propres œuvres, bien qu'à contrecœur et non sans un

certain courage au début. Non seulement dans le domaine de la musique, mais aussi dans celui de la littérature, avec Montgeroult, Madame de Staël, Madame de Genlis et la Princesse de Salm.

Pourtant, Montgeroult finit par être emprisonnée, après quoi un certain nombre de musiciens célèbres prennent sa défense. Cherubini, Méhul, François-Joseph Gossec, André Grétry et Jean-François Lesueur soulignent devant le Comité de salut public, dans leur demande de libération, que Montgeroult doit être comptée parmi les meilleurs pianistes, et le président du Comité lui ordonne de jouer la Marseillaise, preuve de son patriotisme dédié à la Révolution. Elle réussit avec brio, même sous les acclamations. En 1795, elle est nommée professeur de piano au Conservatoire de Paris qui vient d'être créé.

Parmi ses publications, on sait que la première concerne un Concerto pour violon de Giovanni Battista Viotti qu'elle a arrangé et substantiellement adapté pour le piano. L'édition publiée en 1785 ne mentionne pas son nom, mais la seconde édition, publiée pendant la Révolution, le fait. Les trois Sonates pour piano op. 1 paraissent en 1795. La troisième sonate, en fa mineur, avait été publiée en Allemagne deux ans plus tôt. Le violoniste Baillot comptait parmi ses admirateurs, comme en témoigne notamment son livre-enseignement *L'art du violon, nouvelle méthode* :

Les effets des octaves simultanées et successives sont grandement multipliés dans sa musique pour piano [on parlerait aujourd'hui de « synergie », AvdW]. Le célèbre Clementi les a utilisés avec beaucoup de succès, mais aucun exemple d'un tel effet n'est plus remarquable que dans la troisième sonate de Madame de Montgeroult. Ce morceau, où règnent une si grande élévation et une si profonde mélancolie, est un de ces ouvrages où les octaves dégagent le plus de continuité sans

monotonie, et la puissance de l'expression est si fascinante qu'on perd complètement de vue la simplicité des moyens employés, jusqu'à ce que les accords se soient résolus d'eux-mêmes ».

Pour autant que l'on sache, Montgeroult a composé neuf sonates pour piano (dont une avec accompagnement de violon), une Grande Pièce pour piano (op. 4, 1804), six nocturnes pour voix et piano (op. 6, 1807) et trois Fantaisies (op. 7), cette dernière étant également incluse dans son Cours complet pour l'enseignement du Forte-piano (1816), le manuel de piano le plus complet du XIX^e siècle. 7), cette dernière étant également incluse dans son Cours complet pour l'enseignement du Forte-piano (1816), le manuel de piano le plus complet du XIX^e siècle, plus de 700 pages avec pas moins de 114 études, trois fugues, thèmes et variations, ainsi que la fantaisie, probablement écrite dans la période 1788-1812, l'exercice étant précédé d'une caractérisation pertinente concernant le style de jeu et l'interprétation, ainsi que sur la nature de la composition.

Hélène de Montgeroult est décédée à Florence en 1836. Le château de Montgeroult (Val-d'Oise), où elle vécut, accueille régulièrement des concerts organisés par l'Association des amis d'Hélène de Montgeroult.

Lucie de Saint Vincent joue ces œuvres pour piano de façon remarquable : variée, expressive, avec une grande affinité pour les strates évocatrices dont cette musique est également riche. Sa maîtrise technique est aussi exemplaire que son sens infailible et sans doute en partie intuitif de la forme et du contenu. En bref, il s'agit d'une historiographie musicale dans sa forme la plus convaincante et la plus attrayante, à laquelle s'ajoute un enregistrement d'une qualité exceptionnelle.



CEO / A&R : Benoit D'Hau
benoit@indesensdigital.fr
indesenscalliope.com



Relation presse : Bettina Sadoux
BSArtist Management & Communication
bettina.sadou@gmail.com
+33(0)6 72 82 72 67
www.bs-artist.com